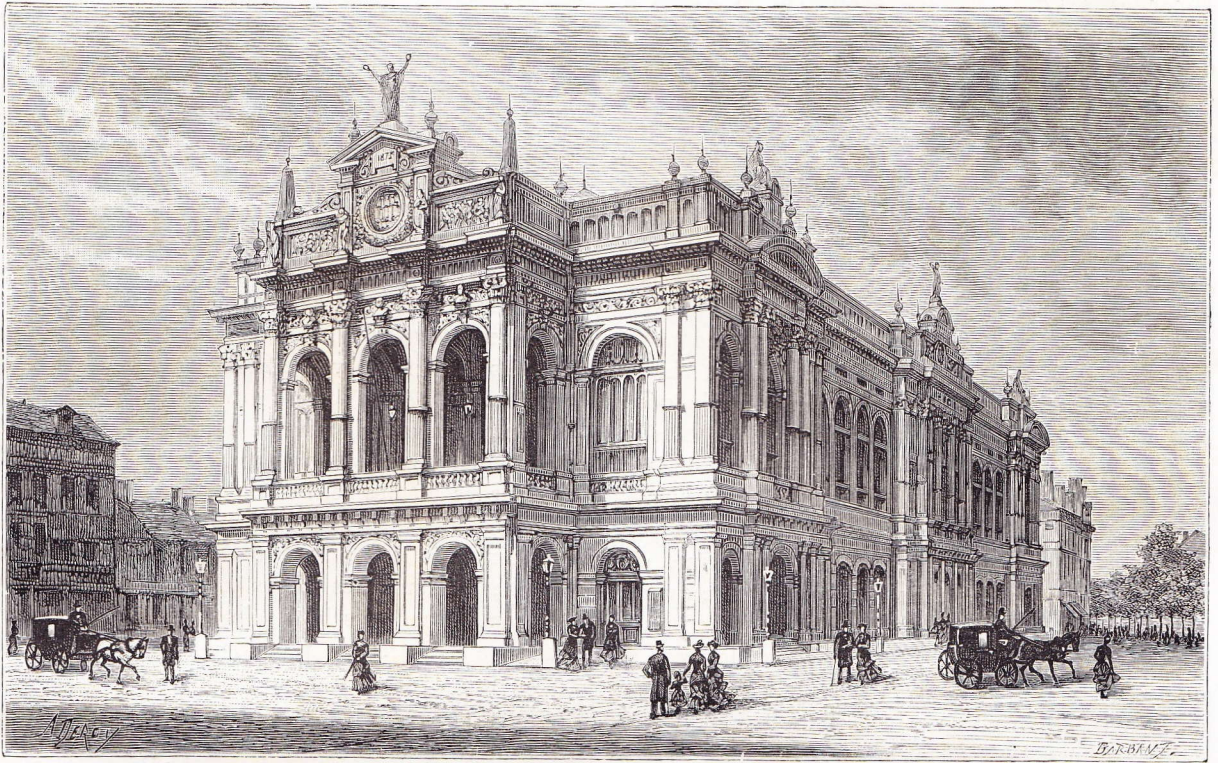




Le Théâtre flamand, à Anvers (voy. p. 148). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

## LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER<sup>1</sup>.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### ANVERS.

Caractère de l'Anversois. — Fierté du *Signor*. — Ses enthousiasmes, sa générosité, son dilettantisme. — La kermesse. — L'*Ommegang*. — Le carnaval. — Les *pepernoten*. — Les bals des *Variétés*. — Amour des Anversois pour la danse. — Les guinguettes. — Le canotage. — *Varen!* — Influence de l'exercice corporel et de l'air de l'Escaut sur l'hygiène publique et le type de la population. — Beauté proverbiale de l'Anversoise. — Les forts des Bassins. — La fièvre des polders. — La nouvelle ville.

Si nombre de monuments historiques de la grande cité ont disparu, l'Anversois a conservé avec plus de ferveur et de religion que dans d'autres grands centres de la Belgique ses mœurs, ses usages, son caractère et sa langue.

C'est avec orgueil qu'il se prévaut encore du surnom de *Signor* dont l'avaient décoré les reîtres espagnols. Seigneur, il l'est demeuré, du reste, par sa fortune matérielle, par ses trésors artistiques, par l'antiquité de ses origines. Vous ne trouverez si pauvre débardeur des quais qui n'ait conscience de l'importance de son rôle dans l'activité commerciale de la « reine de l'Escaut ».

L'accompagnement naturel de ce sentiment de sa propre dignité chez l'Anversois est une sorte de fière retenue, qui se manifeste au premier abord par une froideur quelquefois décourageante. Peu liant, il ne se laisse pas facilement prendre aux apparences. L'habitude des affaires et la défiance qui s'ensuit lui font observer longuement les gens avant de s'abandonner. Mais, la glace rompue, le prudent marchand devient un ami sûr, souvent même un compagnon indulgent et jovial, d'un entrain qu'il ne semble cacher que pour le rendre plus désirable. La réputation d'égoïsme qu'on lui a faite et qu'un méchant calembour a aidé à propager (l'habitant d'Anvers est un bon *envers soi*), est une accusation gratuite, aussi contestable que le reproche de manquer de vivacité dans le tempérament et de générosité dans l'esprit. Ses festivals de musique,

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129.



ses expositions de peinture, ses sociétés littéraires flamandes, ses chambres de rhétorique, pour ne parler que des manifestations intellectuelles collectives, donnent un démenti éclatant à ces préventions et à ces préjugés. Il est gai, au surplus d'une gaieté turbulente et frondeuse qui se révèle surtout dans les occasions de réjouissances publiques. Il faut avoir pris part à ses kermesses, à ses défilés de cavalcades burlesques, à la bouffonne procession de son historique *Ommegang*, pour démêler d'avec le signor grave et distant qu'il paraît, le boute-en-train lâché et facétieux qu'il est au fond.

Il n'est point à Anvers de véritable fête populaire sans une sortie de cavalcade; et c'est chaque fois une orgie de formes et de couleurs, où le géant Druon Antigon, la géante des navires, des chaloupes, des chars, la célèbre baleine et les non moins célèbres dauphins évoluent dans d'étonnantes promiscuités.

Dès le midi, le gros bourdon de Notre-Dame s'ébranle à pleines volées dans la cage dentelée que lui a sculptée le génie d'Appelmans. Aussitôt les rues se remplissent. Les ouvriers, les porte-faix, les gens du port ont endossé leur sarrau bleu reluisant; la casquette en pointe sur le coin de l'oreille, leurs faces débarbouillées, bien qu'encore huileuses des crasses de la semaine, ils vont, tendant leurs nerveux jarrets sous des pantalons de velours bouffants. Les femmes ont des jupes de soie moirée, des fichus de couleur, des cœurs en or formant broche, des bonnets blancs aux larges ailes festonnées, des chapeaux de paille blanche enfermant la tête dans un tuyau oblong que de longues brides en soie d'une couleur réjouissante rattachent sous le menton. Ça et là, les paysans des environs, arrivés de pied, à cheval, en carrioles ou déversés en grandes bandes par les convois, battent le pavé, les hommes rasés de frais, les femmes arborant des bonnets à dentelles et à fanfreluches, des tire-bouchons de cuivre dardés des coiffes en tulle, des chapeaux profonds comme des entonnoirs et garnis de longues brides claquant au vent, les garçons rouges comme des coquelicots dans leurs vestes noires de première communion, les fillettes portant avec candeur sur le front une sorte de casque de cuir bouilli accroché de rubans de soie brodée de fleurs. C'est une foule bigarrée, versicolore, chatoyante comme le prisme, à laquelle s'ajoutent les marins de toutes les nations, en pantalons blancs ou bleus, en vareuses aux cols retombants et lâches, en feutres mous ou en chapeaux de toile cirée, dandinés sur les hanches, les pieds largement plantés à terre, les uns bronzés, tatoués, couturés d'éraflures, vieux loups de mer trempés dans les écumes de toutes les eaux de la terre; les autres, simples *schippersjongers* (aide-bateliers), les joues glabres, les jambes torses, courts, trapus, solides, l'oreille percée d'anneaux d'or. Et tout ce monde s'entre-choque dans des poussées sans fin, les yeux fixés sur le bout des rues. Puis un cri éclate,

domine toutes les autres rumeurs : « *Daar zyn ze!* Ils sont là! »

Un mouvement de houle se produit dans la fourmière humaine, et s'accentue encore quand la tête du cortège débouche sur la place. Ce sont d'abord de petits dauphins en carton portés à dos d'homme. Ils se suivent par rang de taille, grandissant de proche en proche, jusqu'à atteindre les dimensions de la baleine ou plutôt des trois baleines qui les suivent. Les énormes cétacés sont supportés par des chars attelés de six chevaux; à califourchon sur la croupe de chacun d'eux, de petits génies aux ailes de papillon manœuvrent du côté de la foule des lances alimentées par un réservoir contenu dans la carcasse du monstre.

Comme on choisit pour ce rôle de fontainiers des gamins dégourdis, ils prennent un malin plaisir à doucher les bonnes gens endimanchées, les chapeaux bourgeois neufs, les bonnets tuyautés et repassés des contadines, et là-haut, par delà les balcons chargés de jolies femmes, les salons enrichis de tentures et reluisants d'or. Plus la façade de la maison révèle d'aisance à l'intérieur, plus le polisson multiplie ses ruses, use de feintes pour ne point effaroucher ses victimes et leur darder au bon moment la terrible gerbe ruisselante.

Les esprits chagrins que rebutent les grosses farces populaires seraient bien plus choqués encore s'ils assistaient aux gaietés d'un mardi gras à Anvers et si, s'aventurant dans les rues livrées à tous les excès d'une véritable saturnale, ils étaient lapidés à coups de *pepernoten*, grossières pâtisseries à la farine et au miel, en forme de dé à jouer et dures comme des cailloux, avec lesquelles s'engagent d'homériques combats entre les jeunes gens massés en plein milieu du pavé et les dames debout dans l'embrasure des fenêtres, guettant la grêle qui tombe de tous côtés. Des volées de gamins s'empilent et se désarticulent à ramasser les projectiles saupoudrés de poussière ou maculés de boue, qu'ils croquent ensuite à belles dents avec une avidité de jeunes singes broyant des noix. Au-dessus d'eux, le bombardement continue. — A toi, celle-ci! — Gare là-dessous! — Houp, la belle! — Enfoncées les vitres! — Les carreaux des fenêtres volent en éclats, le carton des chapeaux se bossèle, les chairs délicates des assiégées rougissent sous les meurtrissures, mais on rit tout de même. Le jour où on supprimera les mitrilles de *pepernoten*, le carnaval anversoïse aura vécu.

La rue des Tanneurs, le Marché aux Souliers, la rue des Peignes, la vaste place de Meir, imposante comme un *forum*, présentent durant l'après-midi des jours gras un spectacle d'animation dont Rome et Venise seules peuvent donner l'idée. Les calèches découvertes, les landaus fermés, les dog-carts, les four-in-hands, les attelages en flèche défilent en colonne serrée à travers la haie compacte des curieux. Ici d'ailleurs, comme aux fenêtres des maisons, le duel s'engage



entre les piétons et le monde des voitures : des dames, des messieurs, arc-boutés dans leurs huit-ressorts, visent à travers la foule, lancent le *pepernote*, à leur tour cherchent, par toute sorte de virevoltes et de contorsions, à parer l'averse ; et les huées, l'hilarité, la clameur touchent au délire. Des mascarades sonnantes de la trompe entourent les passants ahuris. Les vessies de porc gonflées s'abattent avec un bruit mou sur les dos en boule.

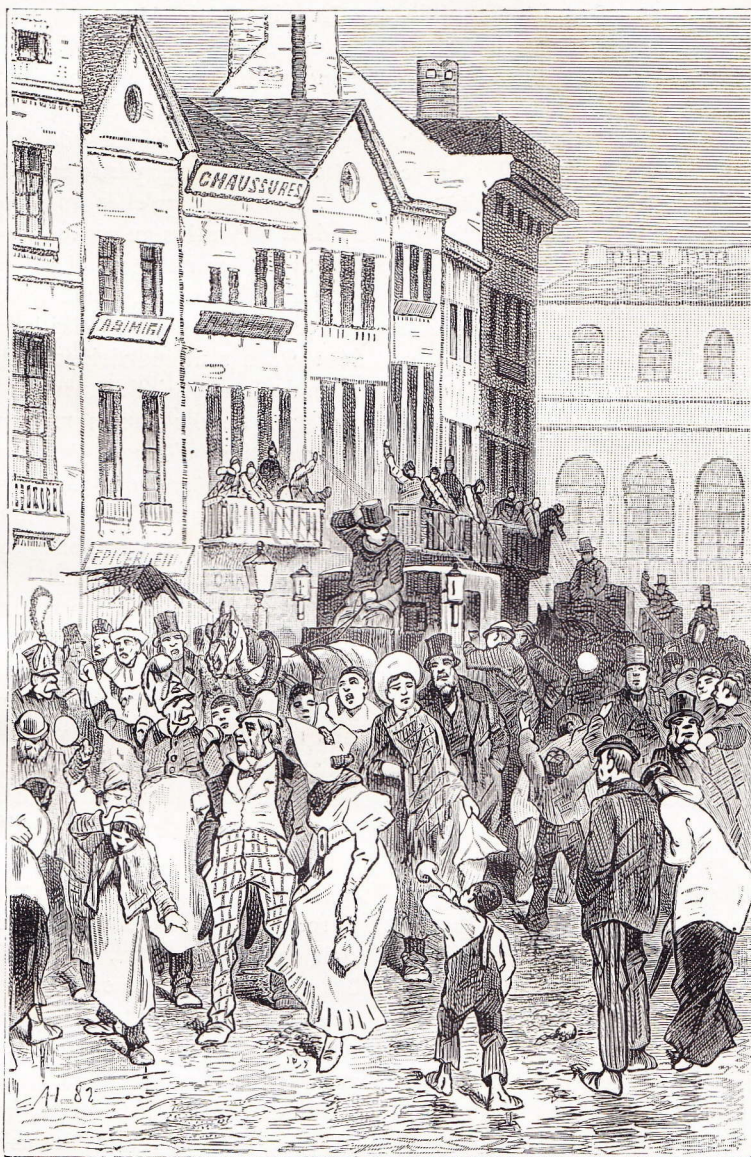
Et les costumes baroques, les travestissements insensés, les bigarures facétieuses ou sordides, véritables grouillements de pierrots, d'arlequins, d'astrologues, de débardeurs, de petits marquis, de seigneurs en fraise, se multiplient d'instant en instant, pêle-mêle avec les animalités chimériques, ours, loups-garous, silhouettes à têtes de chien, à nageoires de poisson, à membranes palmées.

Vers le soir, ce grand mouvement se répand dans les établissements et les bals publics, surtout dans les salles du *Théâtre des Variétés*. Voilà près de cinquante ans que la foule se donne rendez-vous, les nuits du carnaval, dans cette énorme baraque, qui, avec son clinquant d'or et de fleurs, son éclairage fantastique, ses statues en stuc, ses fontaines artificielles, ses rechampis imitant le marbre et les porphyres, son orchestre où dominent les aigres pistons, les ophicléides mugissants, les clarinettes et les cymbales rythmant des entrechats furieux, stimule les grosses fermentations d'un peuple en goguette. Comme les pagodes des idoles de l'Inde, le sanctuaire a sa crypte, un caveau où se font des libations de bière aigrelette et blanche, et des consommations de saucisses bouil-

lies, tandis qu'au-dessus des tables gronde, comme un tonnerre, le piétinement de milliers de talons retombant sur le parquet.

L'Anversois de tout rang est l'ami forcené de la chorégraphie. Les *musicos* du port (voy. p. 149) regorgent chaque soir d'un peuple de marins déhanchés dans des bourrées effrénées, au piaillage égrillard des orgues de Barbarie. Les « salles » des environs de la

gare de l'Est, par contre, appartiennent aux militaires et aux servantes. Le saute-ruisseau et la « fille de boutique », de leur côté, s'en vont tourner dans les innombrables *Eldorado*, *Alhambra*, *Palais Rubens*, *Thalias*, *Palais des fleurs*, etc., du quartier de Borgerhout. Les dimanches et les lundis d'été, il est vrai, les couples fréquentent de préférence les guinguettes de Berchem, où des jardins entourent les salles du bal et ménagent à l'intimité des causeries l'ombre de leurs charmilles et le retrait de leurs tonnelles. Naturellement, une certaine effervescence se mêle à ces pastorales, et il n'est pas rare de les voir dégénérer en rixes et en bagarres, particulièrement dans les endroits fréquen-



Carnaval des rues. — Bataille de *pepernoten*. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

tés par les marins et les soldats.

A la passion de la danse s'en ajoute une autre, le canotage, la partie sur l'eau, la promenade à l'aviron ou à la voile. *Varen!* Naviguer! c'est le grand plaisir. Le cockney n'a pas plus de tendresse pour la Tamise, *the silent way*, que le Signor pour les grasses eaux plombées de son cher Escaut. Il met à conduire un esquif sur les vagues houleuses, à portée des passages dangereux, par des temps de tourmente, le même



amour-propre qu'un turfiste à dompter et à dresser un cheval de sang. Les clubs nautiques sont presque aussi nombreux que les sociétés de fanfares et que les cercles dramatiques. Yachts, centerboats, gigs à quatre et à six avirons réservent aux amateurs autant de sports différents. Et quelle émulation, quelle rivalité lors des régates ! Quel entraînement héroïque et persévérant avant le grand jour ! quelles angoisses durant la joute ! quels hurrahs acclamant le champion !

Le goût des exercices du corps qui trouve à se satisfaire dans les clubs nautiques, dans la natation, dans les sociétés de gymnastique et d'armes, dans les cercles de patineurs, d'excursionnistes, etc., ce goût règne à tous les échelons de la population anversoise ; et cet amour des activités corporelles contribue, avec l'air vif et salin de l'Escaut, à propager dans la métropole une race saine et forte dont la large carrure frappe d'étonnement l'étranger.

On ne rencontre pas à Anvers ces figures faméliques et besogneuses, ces teints terreux et livides qui impressionnent si douloureusement le visiteur dans les villes minières et industrielles du pays. La beauté des femmes d'Anvers, particulièrement, est proverbiale. Bruges seule pourrait lui disputer la palme. Ce qui distingue l'Anversoise, c'est la fraîcheur lumineuse de son teint marbré de rose sur un fond laitueux, le carmin de ses lèvres saillantes et charnues, le dessin du nez pincé à l'attache du front, mais s'élargissant vers les narines, celles-ci découpées et mobiles, enfin la limpidité cristalline des yeux variant du brun chaud, amoureux, pailleté d'or au bleu verdâtre et changeant de l'eau marine. Quant au corps et aux membres, si les attaches manquent souvent de finesse ; si la main est plus potelée que longue ; si le pied, large et court, pose solidement sur le sol, en revanche les lignes du buste et des hanches, pleines, onduleuses, hardies, se groupent dans un ferme dessin complété par les contours puissants de la poitrine, la cambrure svelte du dos, la rondeur des épaules taillées en pleine chair. Quand Rubens sculptait les croupes marmoréennes de ses sirènes, dans les écumes du *Débarquement de Marie de Médicis*, il ne faisait que représenter la belle structure et le plein épanouissement des femmes de son temps.

Le type de l'homme des bords du bas Escaut n'est pas moins remarquable. C'est un plaisir, en se promenant sur les quais près de l'entrepôt, d'assister à la manœuvre du déchargement des navires (voy. p. 151) ; de voir les forts des « nations » ou des corporations de débardeurs, les reins ployés d'abord sous la pesanteur du faix, se redresser lentement, quand la charge est bien assise sur l'épaule, puis d'un pas égal, avec des mouvements cadencés, la porter au camion qui l'attend. La plupart sont des hommes de haute stature, massifs et carrés, le visage plein, l'œil clair, les cheveux abondants et ras, souvent crépus. Quelques-uns parmi ces *natiegasten* (compagnons de nations) ont une réputation de lutteur qui s'étend du bassin du

Kattendyck au quai Saint-Michel. On les voit, dans les foires, accepter le défi des athlètes de profession, et, sans jactance, les « tomber » à la force du biceps et du jarret.

Anvers compte au rang des villes les plus saines du pays. La réputation pernicieuse de ses fièvres, déterminées par les influences paludéennes et qu'on appelait fièvres des polders, a petit à petit décliné devant l'assainissement de ses vieux quartiers.

La ville bâtie couvre actuellement un territoire de dix-huit cent quatre-vingt-huit hectares, et les grandes percées, taillées par la pioche, ont ménagé partout, dans les nouveaux quartiers, l'air et la lumière. Certaines régions de la ville neuve tiennent même du faubourg par leur caractère de demi-rusticité, traversées qu'elles sont de spacieuses avenues bordées de jardins en pleine végétation : tels sont les quartiers Léopold, Saint-Laurent, du Kiel, etc. Et cette abondance de la verdure, dans des espaces découverts où poussent à l'aise les arbres et d'où le vent dégage des senteurs vivifiantes, n'est pas la moindre cause de la salubrité d'Anvers. Vous n'y verrez point d'ailleurs de ces hautes maisons écrasées sous des superpositions d'étages, qui signalent les capitales à l'étroit. Les hôtels des riches sont en général plus larges qu'élevés et n'ont que deux étages. Il en est de même, toutes proportions gardées, des habitations bourgeoises construites dans la nouvelle ville ; propres sous leur peinture à l'huile reluisante, elles ont un air de bien-être, quelquefois se chargent de moulures et de rinceaux et se suivent à la file avec une monotonie heureuse, un peu morte, de maisons sans train où vivraient de vieilles gens.

Cependant la soudaineté et l'imprévu des fortunes se fait par moments sentir à des étalages prétentieux, d'un décor encombrant et massif ; l'armateur enrichi, le marchand de harengs devenu millionnaire (*nieuwen ryken*, comme l'appelle le peuple) se signalent par la recherche et l'excès du faste au dehors, le tire-l'œil de l'architecture, une profusion de saillies, de fleurons, d'astragales où se heurtent tous les styles, où se confondent toutes les époques, et qui mêlent ensemble les chimères, les dieux marins, les mappemondes, les atlas et les pinacles gothiques. On sent là le besoin d'ostentation qui dévore le parvenu. C'est, au surplus, un faible tout anversoïse que l'amour du cossu, des monuments taillés en pleine carrière, des statues aux formes pléthoriques, des magnificences de la rue.

Quelques monuments toutefois ont mieux que des prétentions : le Théâtre flamand, notamment, un bel ensemble de lignes balancées et pleines (voy. p. 145) ; le Palais de justice, grand édifice proche du Parc ; la Banque nationale, résurrection élégante des châteaux de la Renaissance et qui, vue de loin, avec ses tourelles aiguës, ses sveltes arêtes, ses clochetons ourvés, aux girouettes dorées, évoque le souvenir d'un petit Chambord.

Non loin se dresse, dans un marbre tourmenté, le





Un musico au port d'Anvers (voy. p. 147). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.



monument élevé à la mémoire du bourgmestre Loos, sous l'administration duquel fut proclamé l'affranchissement de l'Escaut : une vasque entourée de grandes figures musculeuses et lourdes, dont les nus boursoufflés, les énormes profils athlétiques en saillie, les assiettes massives et étalées rappellent la vieille sculpture flamande et s'accordent avec le goût anversois pour les opulences robustes, les ordonnances magnifiques et redondantes.

L'Escaut. — Les quais.  
— Le Werf. — Physionomie du port. — Les entrepôts. — Les agrandissements. — Le panorama d'Anvers ancien et actuel.

Tout a été bouleversé pour tailler à l'Escaut un lit digne de lui : les bars, les cabarets, les auberges emplies de paysans des Flandres, la grande porte Royale elle-même et le petit bureau, large comme une cabine de navire, au fond duquel un vieil employé emmitoufflé vous tendait un billet d'embarquement pour l'autre rive. Le maître ici, c'est l'eau ; elle commande, rien ne lui résiste, et les maisons s'abattent, les rues disparaissent, des quartiers entiers sont éventrés pour lui ménager la place.

Au sud, l'ancienne ville n'existe presque plus ; au nord seulement, on retrouve encore les affreuses façades jaunes bariolées d'inscriptions en grosses majuscules cabriolantes, les trottoirs encombrés de tables étrangeant la voie publique, les trous béants des caves s'ouvrant à ras de la rue, les panonceaux et les hampes accrochés partout aux étages, et çà et là, filant entre les maisons, les ruelles tortueuses bordées de pignons penchés et d'auvents pantelants,

ou bien encore les vieux ponts aux tabliers verrouillés, desquels la vue se portait sur des enfilades de canaux remplis d'embarcations (voy. p. 152).

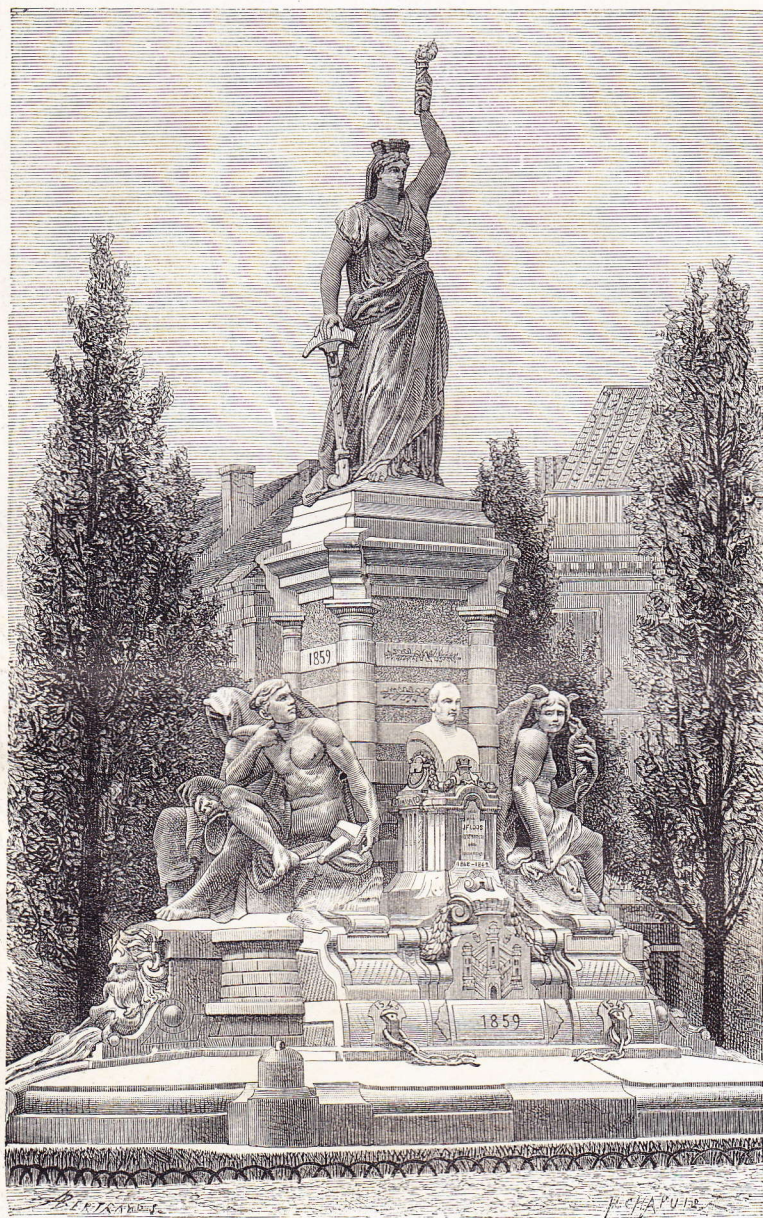
Tout cela ne sera bientôt plus qu'un souvenir ; la démolition, comme une traînée de poudre, fera sauter les quais actuels, ces quais resserrés, tournants, rentrants, sortants, où les chariots, les haquets, les voi-

tures s'encombraient dans des mêlées bruyantes. A la place viendront des voies spacieuses comme des arènes, avec cent mètres de largeur, et la magnificence appelant la magnificence, des palais en borderont le fastueux parcours.

C'est après 1830 qu'on inaugura la construction des quais primitifs : les travaux durèrent sept ans. Chose bizarre, les terrains le long de l'Escaut n'avaient aucune valeur à cette époque et, par suite des emprises considérables faites sur le fleuve, la ville était menacée d'en garder pour compte une étendue considérable.

L'administration urbaine prit alors une décision qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire de la propriété foncière : elle décida d'accorder à ceux qui bâtiraient une prime par mètre carré, à condition

que les constructions aient douze mètres de profondeur à partir du mur de façade donnant sur les quais. Aussitôt les amateurs se présentèrent ; sur toute la ligne s'élevèrent les affreuses maisons jaunes dont j'ai parlé plus haut, la plupart gargots, estaminets, tavernes, hôtels cosmopolites, hantés par les touristes, les hommes du port, les marins, les employés des docks.



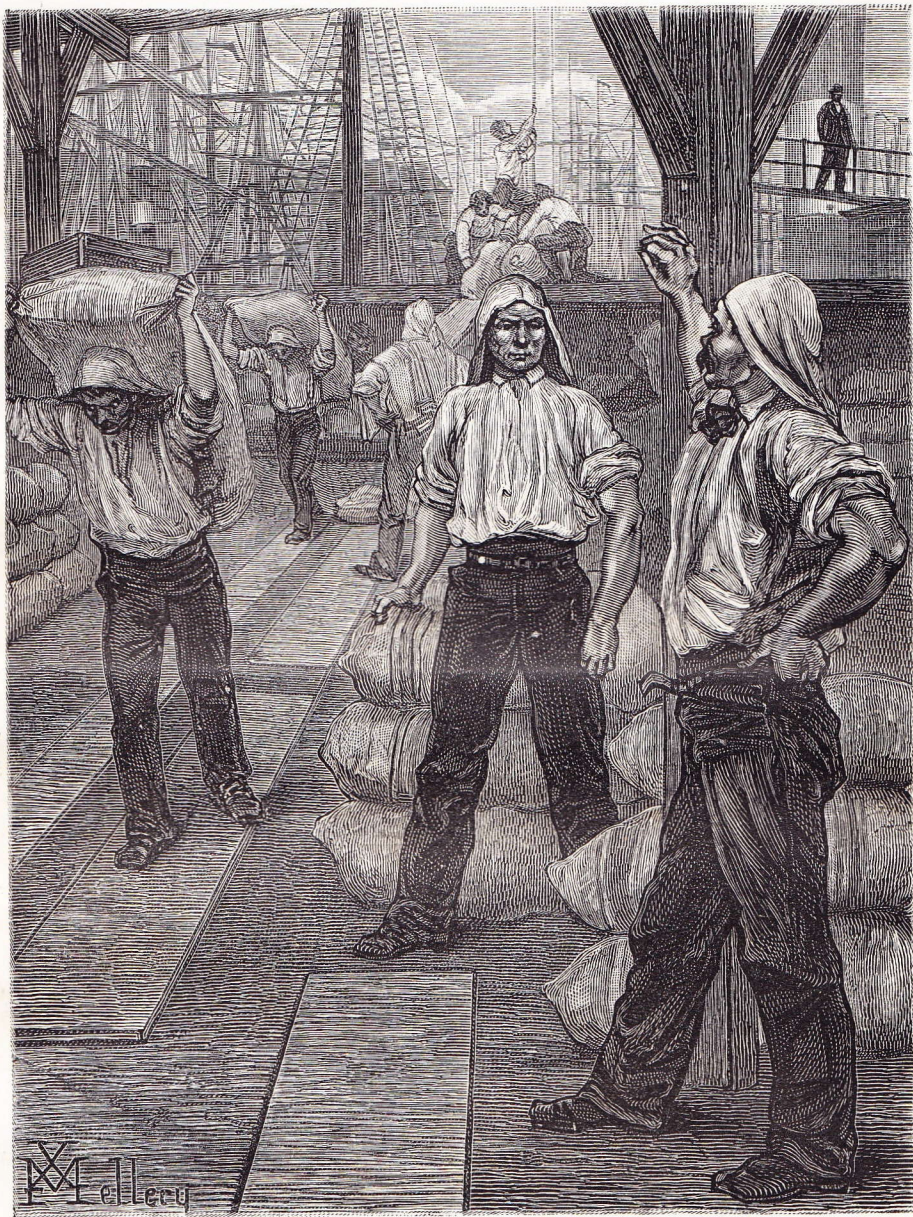
Le monument de Loos. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.



Cet amas de constructions banales, qui masquait la cité du quinzième et du seizième siècle, était heureusement caché par une double rangée de peupliers. C'était en ce temps la promenade favorite des Anversois. Abrités du soleil par les feuillages, les bourgeois et les gens du peuple venaient y assister au départ des grands navires, aux joutes des canotiers,

au spectacle mouvant des eaux montant et descendant selon les marées, et la fraîcheur des brises soufflant du large s'ajoutait, au-dessus d'eux, à la ventilation des arbres.

Les nouvelles avenues, les parcs, les boulevards créés à l'est et au sud de la ville n'ont, il est vrai, élevé au *Werf* qu'une partie de ses flâneurs. Une con-



Déchargement d'un navire (voy. p. 148). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

stante curiosité continue à pousser de ce côté de la ville tous ceux que passionne le spectacle de l'activité humaine se déployant dans un cadre magnifique. Cent fois j'ai assisté, sans me lasser jamais, au déchargement des immenses bâtiments venus d'Amérique et d'Australie, avec la dépouille des Eldorados lointains. Le navire amarré le long du quai vomissait par ses cheminées noires des flots de vapeur, en hoquetant

furieusement. Des grues, fixées sur des plates-formes mobiles, tournoyaient incessamment avec un va-et-vient de chaînes parcilles à des trompes qui iraient chercher les fardeaux et les déposeraient à terre. A chaque volte de la machine, des ballots énormes étaient enlevés par des crocs, emportés dans l'air, ajoutés sous les arbres à des entassements prodigieux de marchandises qui menaçaient de déborder la voie et empê-



chaient la circulation. Un peuple d'athlètes modernes, véritables figures de bas-reliefs arc-boutées ou dressées dans des attitudes sculpturales, se pressait avec des hâtes calmes, la tête prise dans une sorte de capuchon de toile goudronnée et retombant sur les épaules. Puis s'avançaient de longs camions plats, attelés de chevaux énormes, comme bâtis exprès pour traîner des montagnes, et les sacs, les barriques, les caisses bariolées d'estampilles s'amoncelaient par-dessus les essieux gémissants. Dans le vent passaient des odeurs âcres et chaudes, odorant le suif, les épices et la viande fermentée. Des relents putrides pénétraient dans les narines en même temps que des effragrances balsamiques : l'imagination vagabondait de la hutte de l'Esquimau et du Samoyède fleurant l'huile rance et la colle de poisson à la cabane du Javanais embaumant le gingembre et la cannelle. Ces impressions ethnographiques étaient encore renforcées par la variété des types qui défilaient sous les yeux ; le Norvégien silencieux, le Hollandais court et trapu, l'Ecosais aux cheveux roux, le Portugais alerte, le Français loquace, l'Espagnol irrité et nerveux, l'Éthiopien roulant des yeux blancs dans des chairs bleues, apportaient là l'âme et le sang de leur race, heurtant entre eux les langues graves et gutturales du Septentrion et les idiomes musicaux du Midi.

Tandis que les terriens travaillaient à soulager le vaisseau bondé jusqu'à fond de cale, la gent maritime, débarquée après de longues traversées, s'entraînait du côté des tavernes, avec des fureurs joyeuses de bêtes

lâchées. Par bandes ils battaient les ruelles louches du Canal aux Harengs, prenaient d'assaut les salons lambrissés de glace, étaient tous également saisis d'un besoin de grosses sensualités.

Constamment, dans l'immense port retentissant, les antithèses se heurtent. Ici, l'on assiste à l'embarquement d'un convoi d'émigrants russes ou allemands, hâves, déguenillés, pouilleux. Puis, après les

cargaisons humaines exportées pour les Indes et l'Australie, voici les cargaisons de viande animale convoitées par la vorace Angleterre ; elle bèle, meugle, grogne, piétine et grouille sous l'apparence de gras moutons dodelinant la tête, de grands bœufs cornus roulant des yeux glauques, de pores fouillant du groin le sol. De cette tassée s'élèvent des rumeurs indescriptibles qui par moments s'unissent dans un tapage assourdissant, où la cornemuse ronflante du gros bétail fait une basse continue aux grêles glapissements des autres bêtes. Le troupeau, pris en écharpe par de sifflants coups de lanière, traverse enfin la passerelle, moutonnant dans des bousculades d'échines, les croupes et les têtes emmêlées, puis se débände par le na-

vire, au milieu des cris et des jurons des conducteurs qui les poursuivent, les repoussent, finissent par les parquer, apeurés, ahuris, laissant aller de leurs peaux frémissantes une fumée de vapeurs. Plus loin, la même agitation règne dans un navire qui vient d'entrer en rade, avec un arrivage de nerveux pur-sang ; à grand-peine les maquignons font sortir des box, en les fixant par le licol, les bêtes qui résistent, renâclent, chancellent sur leurs jambes, battent le pont de leurs



Un canal (voy. p. 150). — Dessin de Eugène Verdyen, d'après nature





Port d'Anvers (voy. p. 154). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.



sabots mal assurés. Puis encore, ce sont des transports de victuailles, de salaisons, de tonnes de pétrole ou de goudron, déchargés par tas énormes qui encombrant les quais; des amoncellements de cuirs de Buenos-Ayres; des amas croulants de peaux de bêtes saignantes; des montagnes de cornes de buffle répandant une pestilence fade de charnier; et le bruit des eaux, la clameur des hommes, le vacarme des chantiers, le ronflement des machines, le grincement des milliers d'essieux broyant le pavé, composent un orchestre prodigieux dont les rauques sonorités ébranlent l'air, du lever au coucher du soleil.

Pas un coin de l'horizon où ne s'encadre un tableau: un navire est signalé; un autre démarre; les salves de bienvenue se croisent avec les salves d'adieu; une voile fuit au tournant d'Austruwell; une autre apparaît du côté d'Hoboken; des hélices battent l'onde, comme des nageoires monstrueuses, laissant derrière elles des mousses blanches d'écume; des pavillons banderolent au bout des mâts comme des flammes; un paquebot a l'air de s'engloutir dans du métal en usion; une chaloupe émerge des gloires de l'horizon embrasé; des incendies vermeils irradiant les fonds; il y a des moments où les rames, en sortant de l'eau, semblent s'égoutter en pluie de feu; et sur l'autre rive les chantiers ouvrent leurs vomitoires obscurs sur le bleu de l'air.

Une vie débordée, ailée, furieuse, une activité incessante d'appareillage, une gaieté du ciel et de l'eau chantant dans les cordages et battant le ventre des carènes remplissent le paysage d'une mobilité éternelle; sans cesse les points de vue se déplacent, les perspectives fuient. Ce qui était de l'azur se bouche avec une carcasse sombre; la buée des eaux fait place à des fumées de chaudières; un vol de goélands se change dans un glissement de voile; des tubes de steamboats sont pareils aux tours d'une ville vue de la rase campagne. C'est le royaume de la chimère et du mirage.

Mais ce sont là les aspects extraordinaires de l'Escaut, et les Flamands l'aiment surtout quand il coule plombé et sombre, étalant entre ses rives un ventre terreux de poisson. Il est par excellence le corridor de la grise mer du Nord, et les lourds nuages pluvieux courant à la débandade dans un ciel d'automne, comme un troupeau de bœufs, font à ses eaux leur cadre naturel.

Cette animation d'un décor toujours changeant au gré de l'air qui l'allume ou l'assombrit, cette circulation incessante de foules cosmopolites, cette variété prodigieuse des scènes auxquelles donne lieu la vie des eaux, se retrouvent sur tous les points du quartier maritime. Une des surprises les plus étonnantes du port est le spectacle des bassins, réservoirs immenses dans lesquels se pressent et s'enchevêtrent les navires de toutes les nations du monde. Un fourmillement de mâts (voy. p. 153) met dans l'air comme l'amas touffu d'une forêt, à travers un lacis embrouillé de cordages et d'agrès dont les linéaments déliés ressemblent aux

découpures d'une gigantesque toile d'araignée dans laquelle des hommes s'agitieraient, pareils à des Ariels exécutant sur des fils de la Vierge d'effrayantes voltiges. Des ondulations lentes, par moments font onduler toute la masse, et, par grands lambeaux qui se déchirent et crèvent sur les percées de ciel, un perpétuel tourbillon de fumées monte, s'allonge, finit par tout noyer dans le flottement d'une brume violette.

Non loin se creusent une succession d'arènes, comme les cirques antiques étagés en gradins immenses: ce sont les cales sèches. Presque aussi vastes que les bassins ordinaires, elles en diffèrent en ce sens qu'on peut y introduire et en retirer à volonté les eaux du fleuve. Quand le bâtiment avarié, glissant sur la marée comme sur un levier, a été introduit dans l'une de ces immenses cavernes, celle-ci est mise à sec, et bientôt le vaisseau en touche le fond; il est visible alors et abordable sur toute sa surface, prêt à être soumis aux opérations que réclame son état. Une nuée d'ouvriers l'attaquent à l'instant de toutes parts; calfats, menuisiers, charpentiers, blindeurs, forgerons, peintres, cordiers se ruent sur ses flancs, se glissent sous sa quille, se pendent à sa poupe, entament à coups de maillet ses vertèbres, lui posent des cautères de goudron, font tous ensemble l'énorme opération chirurgicale après laquelle le moribond, remis de ses avaries, pourra de nouveau défier les tempêtes.

La coque rafistolée, on fait rentrer graduellement les flots dans le réservoir. Puis le blessé est débarrassé de l'appareil de madriers et de tuteurs qui l'étaient au-dessus des deux parois de la cale. Le bouillonnement des écumes monte autour de lui, le voilà qui se balance à fleur des hautes eaux, et enfin il regagne fièrement, à travers les canaux, les sas et les écluses qui avaient servi à l'introduire dans la cale réparatrice, le fleuve d'abord et plus tard la pleine mer.

Au front du quai des Bassins anciens, en face de la maison Hanséatique, se groupent, au nombre de trois, sur une superficie de près de trente-deux mille mètres, les pavillons des entrepôts. L'architecture en est simple et imposante, évoquant vaguement, avec ses avant-corps de colonnade dorique et ses larges frontons, le souvenir des temples antiques de l'Égypte et de la Grèce.

A l'intérieur, d'interminables files de magasins, des labyrinthes de caves reliées par des couloirs larges à y faire passer des éléphants chargés de leurs tours, réalisent l'image d'un colossal madrépore percé dans tous les sens; les richesses s'y entassent par convois incessants, par fournées infinies qui montent le long des murs, s'amoncellent sous les voûtes, débordent par delà les seuils. Tout autour d'eux, la vie gronde, les essieux roulent, les poulies grincent, les grues manœuvrent, un tonnerre incessant ébranle l'air. Indéfiniment les installations se succèdent, se développent sur des étendues considérables, avec des magasins, des entrepôts, des casemates, des embarcadères: ici, les baraquements, isolés du reste des quais par des





Dessalaison des peaux (voy. p. 156). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.



fossés inondés et où, par rangées innombrables, s'alignent les barriques à pétrole; là, les halles sous lesquelles se remettent les cargaisons en formation, les chargements en quarantaine, les arrivages non réclamés; ailleurs, les aires couvertes qui servent à la dessalaison des peaux (voy. p. 155), vastes hangars remplis d'une population de femmes, les faces allumées et trognonnantes, les bras rouges, la taille maflue, raclant, à grands coups de balai, des dépouilles de bêtes étendues à terre. Et à travers cet amas de charpentes, ce dédale de circuits, cet enchevêtrement de locaux, cette prise de possession effrayante de la terre par le travail de l'homme et cet encombrement de cordages, d'ancres, de chaînes, de ballots, d'épaves, circulent des voies ferrées, plongent des canaux, s'exhaussent des ponts, s'ouvrent des écluses, s'allongent des biefs, mugissent des machines.

Sur l'autre rive, les marteaux retentissent, les forges flambent, les enclumes mènent leur branle dans l'enfer tonnant des chantiers. Faites un pas pourtant, et, dans le silence d'un désert, le petit hameau de Sainte-Anne semble sommeiller, perdu aux limites de la vie. De quart d'heure en quart d'heure, de petits steamboats font la traversée, débarquent soit sur les quais grouillants, soit sur la butte solitaire, des passagers, des victuailles, des marchandises, par moments un troupeau de bêtes, qui, cornant, soufflant, piétinant, bousant, accompagne de ses clameurs le ronflement de la machine.

Ce petit hameau a bien pourtant son charme, soit qu'on longe les fossés, au pied des talus des fortifications, soit qu'on s'enfonce dans l'intérieur de la contrée, soit encore qu'on s'attable à la porte des cabarets où les gens d'Anvers vont arroser de bière pâle des matelottes d'anguilles. De la jetée, les regards se portent sur un panorama merveilleux : devant soi la rade et ses flottilles de navires, le fleuve aux eaux limoneuses, les hélices tourbillonnantes, l'entrée et la sortie des barques de pêche, un bouillonnement d'écumes, des envolées de voiles, un perpétuel frisson de l'air et de l'onde; au second plan, le turbulence du port, les allées et venues de ses équipes de marins et de porte-faix, les montagnes de caisses et de ballots s'étagant sur les quais, un mouvement de caravanes battant le pavé sans relâche; puis, pour fond, la ville avec son tohu-bohu de toits, d'avents et de chevets d'églises, sa mêlée d'aiguilles, de tourelles et de clochetons, ses fouillis d'architectures dentelées, lambrquinées, ouvrées à jour, vraies broussailles de pierre hérissées de pignons, de dais, de pinacles, du milieu desquels darde en plein ciel, comme dans une gloire, et plus haut que toutes les autres, la triomphante flèche de la cathédrale.

Le musée Plantin.

Quand on débouche de la *Petite rue du Lion* dans la place du *Marché du vendredi*, on a devant les yeux

une de ces ordonnances pittoresques de constructions dentelées et pignonantes auxquelles se familiarise le touriste qui parcourt les Flandres. Au fond de la place, une vaste habitation aligne sa façade, percée à droite d'une porte d'entrée surmontée d'un écusson, représentant une main sortant des nuages et tenant la coupe d'or, avec cette devise : *Labore et Constantia*. C'est la demeure des Plantin. Dès le seuil, on est saisi d'une impression respectueuse; les deux figures allégoriques qui soutiennent le cartouche, taillées par Érasme Quellyn, et qui l'une et l'autre symbolisent, dans une incarnation matérielle, les termes de la fière devise, vous avertissent que vous pénétrez dans une demeure régie par ces deux principes immuables : un persévérant effort et un constant labeur. Il faut laisser dehors les frivolités de l'esprit; elles n'auraient rien à faire dans cette ruche de l'intelligence, demeurée bourdonnante à travers le temps; comme un salon rempli de vieux portraits, tout y parle la langue austère de la vie accomplie.

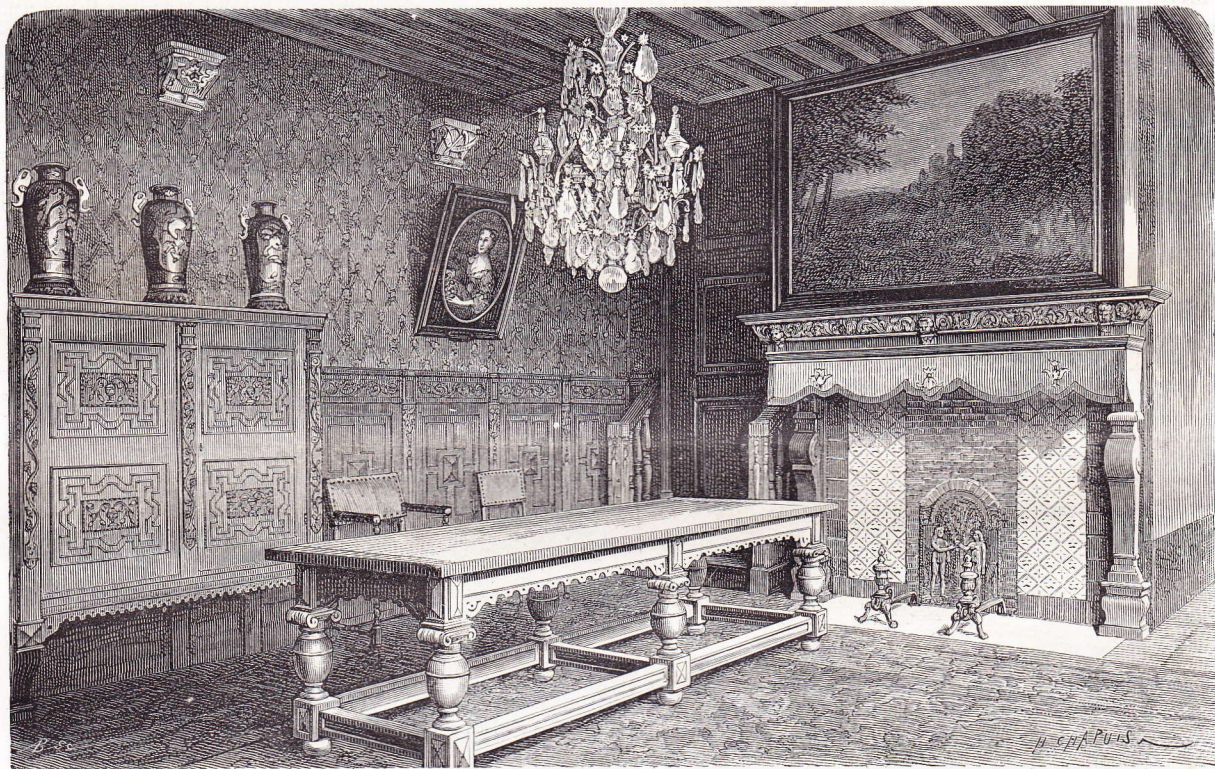
La vieille imprimerie de Christophe Plantin avec son logis et ses dépendances, sa grande cour bordée de murs élevés, son labyrinthe de salles, de chambres et d'ateliers s'enfonçant à la file dans les profondeurs des maçonneries et reliés ensemble par des couloirs, des passages, des escaliers, forme un ensemble de bâtiments du caractère le plus attrayant, où se retrouve la disposition primitive de la vénérable maison édifiée par le célèbre imprimeur, avec les changements qu'y apportèrent plus tard ses gendres et successeurs, les Moretus. *Den gulden Passer* (le Compas d'or) perpétue dans les agitations du quartier, au milieu de la ville moderne, la paix active, le remuant silence d'une grande installation, merveilleusement outillée pour répandre au loin le Verbe et concentrer les calmes méditations du penseur : il est tout à la fois une bibliothèque, un cabinet d'étude, un laboratoire. Tandis que, dans les petites chambres du rez-de-chaussée, les linguistes et les philosophes du temps, penchés sur les pupitres, rayaient de leurs griffonnages les rames de papier jaune, l'idée se moulait, à un pas d'eux, dans sa carapace de plomb, comme dans une armure d'airain forgé; les petits ouvriers poudreux, maculés d'encre, qu'on devine se mouvant dans la pénombre, étaient les collaborateurs des graves historiens et des délicats humanistes; et ceux-ci, en vue d'un travail à demeure, que la belle organisation intérieure facilitait, étaient entourés de collections, de livres et d'estampes, n'avaient qu'à étendre la main vers les placards et les rayons pour y trouver la certitude et l'apaisement de leurs recherches.

Cédé il y a quelques années à la ville d'Anvers, pour un prix relativement minime, par un descendant de la famille Moretus, l'hôtel Plantin a gardé son mobilier du quinzième siècle, son matériel d'imprimerie, ses vitrines garnies d'éditions précieuses et de gravures rarissimes, ses bahuts encombrés des archi-



bâtiments de la librairie et de l'imprimerie. L'impression grandit à mesure qu'on se rapproche du mystérieux sanctuaire où s'élaborait le grand travail sacré de la diffusion de la pensée. Le pas régulier des gardiens a cessé de se faire entendre : ici l'on est tout à sa songerie, et le lieu a quelque chose de solennel et de silencieux, comme un *campo santo*. Sur les quatre côtés se dressent les façades, percées d'une infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets en chêne à fermetures de fer, les autres épanouies dans leurs croisillons de plomb, avec la lueur verte de leurs vitres bombées. Épaisse comme un rideau de velours, une vigne noueuse, énorme, pousse par là-dessus ses jets vigoureux, dentèle l'entour des

fenêtres et des seuils, monte jusqu'aux gouttières, turbulente, bruissant d'un éternel vol de mouches et du pépiement des moineaux. A travers les mailles de ce somptueux réseau, la même devise qui, dès l'entrée, signalait les activités intérieures de la grande maison, frappe le regard : *Labore et Constantia* ; elle est sculptée partout, comme un blason nobiliaire et comme un titre de gloire, avec cette plénitude d'orgueil qui sied aux héros de l'esprit et de l'épée. De distance en distance, le buste d'un des magnifiques imprimeurs, taillé dans un médaillon par quelque maître, commensal de leur foyer, émerge de l'ove capricieux que leur font, en se recourbant, les sarments, et cette face placide, aux chairs marmoréennes,



Une salle du musée Plantin. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

par moments semble se plisser d'un sourire sous le frisson des grandes feuilles balancées.

Une porte pratiquée dans les bâtiments de droite donne accès à une pièce éclairée de côté par un jour doux. Le long des murs, des armoires laissent voir des tampons, des brosses, des encres séchées ; près de la fenêtre, un pupitre écorniflé et barbouillé d'encre supporte des fragments d'épreuves, des feuilles portant en marge des annotations, des bouts de placards et d'édits, des règles, des écritoirs, des mouchettes à chandelles. Un commencement de vie, où se devine le geste concentré, l'attitude penchée des correcteurs, semble animer devant vous la poussière tournoyante sous le pied, et cette vie, vague encore comme le prélude d'un chant, comme le frémissement d'un carillon qui

va sonner, grandira de moment en moment, finira par devenir l'accompagnement de votre vie propre, ou plutôt l'absorbera dans son mouvement fantomatique.

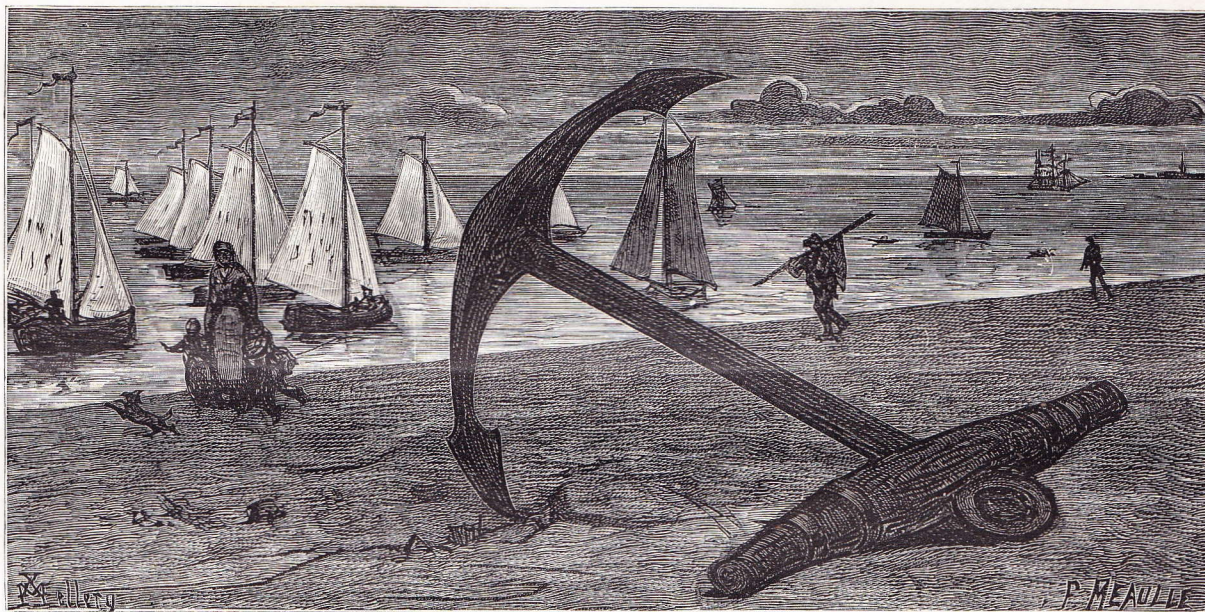
Une porte vient de s'ouvrir : au milieu d'une pièce blanchie à la chaux s'aperçoivent deux antiques presses à bras, vraisemblablement de la fin du seizième siècle. Il y a une émotion indescriptible à considérer ces vieux bois tailladés, griffés par les clous et les couteaux, ayant encore l'empreinte chaude et la grasse salissure des mains. Et la sensation s'est à peine effacée qu'une autre, plus puissante, amène, comme devant une résurrection, un frémissement dans tout l'être, à l'aspect de l'imprimerie proprement dite, prolongée sous la clarté des fenêtres à coulisses, lamellées de petites vitres enchâssées dans du plomb. A droite,



ves de la maison, ses lambris recouverts de peintures du temps, paysages et portraits, et, à part les restaurations jugées nécessaires, l'aspect qu'il avait, alors qu'il fonctionnait dans sa pleine activité. Il nous souvient d'avoir visité, jusqu'en ses moindres recoins, antérieurement à la cession, l'immense officine, aujourd'hui placée sous la surveillance d'un conservateur; quelque chose du désordre des mortuaires régnait parmi les salles; les tiroirs regorgeaient de papiers entassés, dans lesquels la lumière n'avait point été faite; et, par places, sur les murs, le délabrement commençait son œuvre. On doit donc se féliciter qu'en abandonnant à sa ville natale le patrimoine de ses ancêtres, un patricien intelligent l'ait assuré contre le sort qui attend généralement les palais historiques et les curiosités qu'ils renferment. Les mains pieuses qui jusqu'à nos jours ont su préserver

le vieil édifice et ses salles triséculaires des déprédations, des bouleversements et des morcellements sacrilèges, n'ont fait que se reposer de ce soin sur une protection plus stable.

Tel qu'il se voit à présent, le musée Plantin ménage un sujet d'études et de contemplations unique au monde. En franchissant la grande porte décorée à l'extérieur du compas armorial, le visiteur se reporte à trois cents ans en arrière; et cette impression rétrospective augmente à chaque pas qu'il fait dans la maison. C'est d'abord la partie moderne de l'habitation, une enfilade de pièces hautes, auxquelles on a rendu les fenêtres à meneaux de plomb, encadrant des vitres cul-de-bouteille, l'alignement des chaises sculptées le long des murs, les pénombres brumeuses des plafonds saillant en travées, toute une disposition savante et régulière de cheminées mo-



Barques de pêche entrant au port. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

numéntales, de tentures gaufrées d'or, de meubles façonnés dans le style du temps. De distance en distance se remarquent des sujets de peinture variés, alternés de portraits : dans le premier salon, dix portraits par Rubens, dont quatre copiés d'après Pourbus, et les autres directement interprétés d'après l'original, représentant les uns et les autres Christophe Plantin, Jeanne Rivière, sa femme, Adrienne Gras, mère de Jean Moretus I<sup>er</sup>, Martine Plantin, femme du même, Jean Moretus I<sup>er</sup> et Jean Moretus II; dans le deuxième salon, sept Rubens encore, restituant les traits d'Abraham Ortelius, Juste-Lipse, Arias Montanus, Nicolas V (Thomas Sarzano), Alphonse V, roi d'Aragon, Laurent de Médicis, Léon X; dans la même pièce, un pur chef-d'œuvre de Van Dyck, le portrait de Balthazar Moretus, tête fine, nez recourbé et pincé, yeux à paupières lourdes, peau tannée de paperassier où le sang pose des afflux carminés, comme en une couperose dé-

licatement rendue. Puis défilent des Pourbus, avec leurs chairs d'un rose de vie heureuse, leurs mains à la Holbein, leurs ajustements noirs, des Corneille Schut, des Corneille de Vos, des Govaert Flinck, des Golzius, deux camaïeux ronds et gras de Rubens, l'un un titre de livre, l'autre une marque d'imprimerie. Des vitrines occupent le milieu des salles; on y voit étalées grandes ouvertes des bibles, ces belles bibles plantiniennes aux encres rouges et noires si finement estampées sur le papier, des manuscrits enluminés dont les vignettes, serties d'or et étincelantes des couleurs du prisme, étalent comme des fragments de vitraux, des livres de compte, des documents relatifs aux affaires de la maison, puis encore une suite de dessins de Van Oort, d'Erasmus Quellyn, de Martin de Vos, de Rubens, frontispices, titres d'ouvrages, compositions sacrées.

Gagnez ensuite la cour, vaste carré bordé par les



les casses se développent, pleines encore de caractères, avec les visoriums et les composteurs ; à gauche s'alignent cinq autres presses, demeurées des vingt-deux que la maison possédait, et dans le fond de l'atelier, des filets, des galées, des coins en bois, des interlignes traînent sur les meubles.

C'est d'ici que partaient les belles éditions, les vélin rayés de lignes imprimées, les livres enrichis de gravures, toute cette curiosité des bibliophiles d'à présent, cette lecture des hommes d'alors. On dirait vraiment que les typographes, qu'on s'imagine, on ne sait pourquoi, avec des figures en pointe, des barbes

en dents de scie, des fronts mélancoliques et des yeux gris pointant sous des bésicles, viennent de quitter l'atelier jusqu'à demain.

Or, demain, c'est aujourd'hui, un espace de près de trois siècles.

Puis des ateliers on passe dans une succession de réduits encombrés : ici, le cabinet de Juste Lipse, étroit et bas, avec ses murs tapissés de cuir de Cordoue estampé de fleurs couleur rose-thé sur fond d'or ; là, la chambre des contrats, meublée de casiers où s'entassaient les papiers de comptes et d'affaires ; ailleurs, la boutique où le greffier Grapheus venait



Musée Plantin. Cour intérieure. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de M. Neurdein.

confier à son ami Christophe la reliure de ses volumes aimés ; plus loin, le parloir où attendirent peut-être, en un jour d'alerte, avant de commencer leurs perquisitions, les envoyés du duc d'Albe suspectant d'hérésie le maître de céans, bien que celui-ci eût été chargé par Philippe II de la traduction de la *Biblia polyglotta*. Tout ici parle de grandes ombres, tout garde l'indice de la vie et révèle la trace du passage des âmes, à défaut des corps qui n'y sont plus.

Un nouvel escalier s'offre au pied ; on le gravit, on pénètre dans les chambres de l'étage, et l'enchantement continue, le tableau se complète, une lumière plus certaine éclaire les recoins de la maison. Voilà

les cuivres, les bois, les premiers tirages d'eaux-fortes rares, les estampes de Ferdinand Bol, Weenix, Malder, une collection de médailles, de monnaies, de bois d'encadrement, de matrices, de sceaux, etc. Les yeux sont pris par tous les côtés à la fois. A peine a-t-on cessé de les fixer sur un point que d'autres surprises les sollicitent. Et l'enfilade des petites et des grandes pièces plonge plus avant, gagne le cœur de la maison, s'alterne de salons et de réduits, rattachés par des corridors sur lesquels s'ouvrent les éternelles petites fenêtres aux volets garnis de complications de serrurerie. Au passage, dans de roussâtres pénombres piquées de bluettes vermeilles, comme les demi-



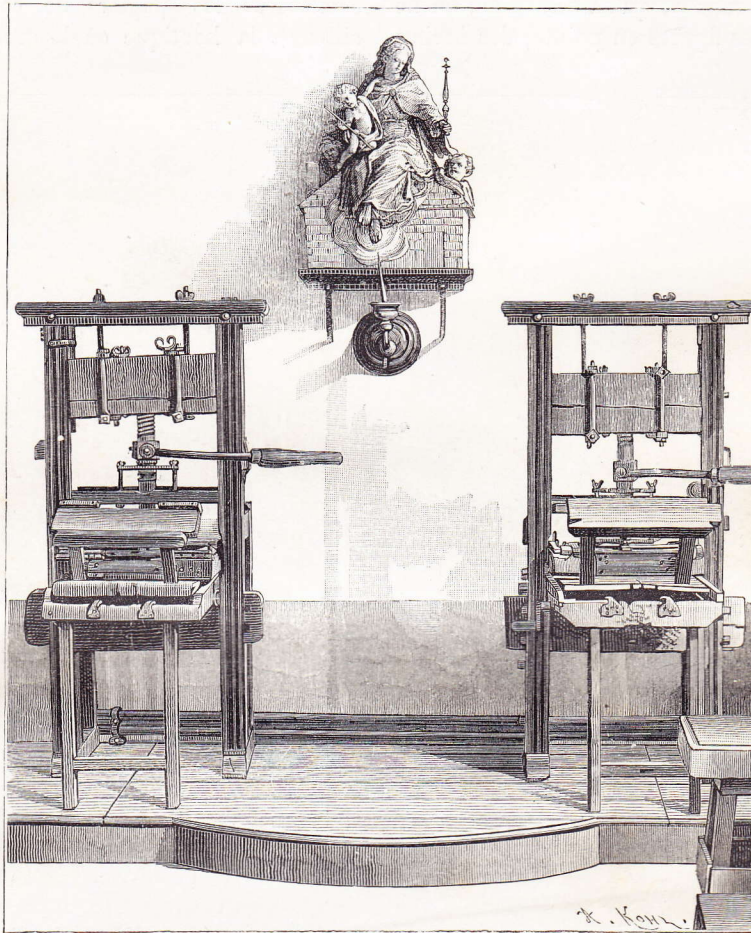
teintes phosphorées des maîtres rembranesques, on aperçoit des murs couverts de tableaux et de bibliothèques, des meubles merveilleusement contournés, des boiseries arborescentes et fouillées, des vitrines regorgeantes de pièces rares, dessins de maîtres, parchemins précieux comme des titres de noblesse, manuscrits du dixième au quinzième siècle, ceux-ci au nombre de près de deux cents. Et tandis qu'on regarde, l'air s'emplit d'une rumeur de ruche en travail; les compositeurs, les correcteurs, les auteurs se croisent, s'interrogent, se coudoient, mettant partout le trainement sourd de leurs voix; et de la presse sortent triomphantes, étalant fièrement la devise *Labore et Constantia*, des pages aux caractères rouges et noirs, pareils à des grimoires cabalistiques.

Partout la vie des anciens maîtres du lieu s'inscrit si réellement qu'on s'étonne de ne point apercevoir en chair et en os, debout dans l'encadrement d'une des portes ou assis dans un fauteuil, le doigt errant sur le texte d'un énorme in-folio, un de ces personnages graves et roses, la barbe fine et la moustache cavalière, dont le pourpoint de velours noir, la fraise empesée et l'air avenant se retrouvent dans les Rubens et les Van Dyck des salons du rez-de-chaussée. Au moment de franchir le seuil de la chambre des correcteurs, on s'attend à surprendre le docte Kilien dans son travail de revision. La tâche commencée est encore sur son pupitre avec le dictionnaire hébreu béant à la bonne page, la plume qu'on s'imagine encore trempée d'encre. Peut-être confère-t-il, avec Érasme et Plantin lui-même, dans la biblio-

thèque voisine, où les livres précieux abondent, tout prêts à être feuilletés par la main des érudits.

Comme dans le château de la Belle au bois dormant, il semble qu'au tintement d'une heure mystérieuse un somme ait surpris à la fois tous les membres de cette famille industrielle, depuis le chef jusqu'au moindre apprenti; que tous ces êtres aient été rendus en même temps invisibles pour les yeux; que les typographes aient été saisis devant leurs casses par l'inévitable en-

chantement; que la main du graveur se soit arrêtée au milieu d'un trait; que le tour de vis de la presse ait à l'instant interrompu son évolution. Dans un compositeur, un commencement d'aligné s'arrête brusquement au milieu d'un mot; plus loin, des épreuves gisent sur des réglettes; dans le clair-obscur caressant des fonds on croit voir des silhouettes s'immobiliser, comme prises de léthargie; et les tentures, les rideaux, les volets demi-clos font flotter une brume chaude, de sombres étincellements. Le bruit des pas sous lesquels gémissent les vénérables parquets trouble seul



Musée Plantin. Les presses. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie de MM. Lévy et C<sup>ie</sup>.

la calme majesté, la muette grandeur de ce palais des intelligences. Soyez seul alors, n'ayez point avec vous de cicérone trop empressé. Fût-il compétent comme Érasme lui-même, il vous gênerait et chasserait les délicieuses fantasmagories qui vous hantent. La voix intérieure suffit; n'écoutez plus que le concert intime de vos pensées!

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)